

Denis
BALDWIN-BENEICH

**LES CORBEAUX
DE PROVIDENCE**

roman

Les Corbeaux de Providence

DU MÊME AUTEUR

Softwar (avec T. Breton), Laffont, 1984

Fausse donne, Balland, 1991

L'Imposteur, Balland, 1992

L'Anniversaire de Liz Lapin, Balland, 1993

Le plus grand rabbin du monde, Denoël, 2002

Denis Baldwin-Beneich

Les Corbeaux
de Providence

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2006*

Extrait de la publication

Pour Sarah et Sophie

« Qui dites-vous? demanda Maxime, l'oreille collée contre le récepteur.

— *No! No! No! Dououuckinck!* protesta une voix d'homme, une voix américaine, à l'autre bout du fil. *Less-teur Dou-ouu-ckinck, ad-vocate! D.U.Y.C.K.I.N.C.K.* », épela-t-il, intercalant un bref silence entre chaque lettre. « Je vous appelle des États-Unis. Vous êtes monsieur Odradek, Maxime Odradek, éditeur, O.D.R.A.D.E.K, épela-t-il de nouveau, c'est bien ça? »

Le ton était ridicule à force d'affectation, saccadé et crissant. On eût dit que cet homme-là avait des clous plein la bouche.

« Maxime Odradek, éditeur, O.D.R.A.D.E.K, c'est bien ça », répondit-il en adoptant par mimétisme le timbre, la précipitation et les silences très particuliers de son correspondant.

« Vous comprenez l'anglais? s'inquiéta brusquement l'avocat.

— Est-ce que je vous répons en yiddish?

— Peut-être! Comment le saurais-je? Il est de mon devoir de m'assurer que vous comprenez ce que je vous dis, tout ce que je vous dis. Me comprenez-vous?

— Oui, je...

— Bien. Je suis mandaté par M. Shelton, Edmond Southall Shelton, écrivain, pour entrer en contact avec M. Odradek, Maxime, éditeur, c'est-à-dire vous. »

Est-ce qu'il voulait dire « mandaté? » s'étonna Maxime et, par « mandaté », qu'entendait-il au juste?

Edmond Shelton n'avait jamais eu besoin de personne pour se plaindre auprès de son éditeur ni pour lui réclamer de l'argent. Il appelait à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, sans considération du décalage horaire, sans imaginer que Maxime puisse consacrer quelques heures de sa vie à dormir. Une fois même, il l'avait appelé d'un monastère brésilien des régions montagneuses de la Serra Gaúcha où il faisait une retraite de silence. S'il passait aujourd'hui le relais à un avocat, c'est que l'affaire était plus sérieuse que d'habitude, qu'il envisageait peut-être de dénoncer le contrat qui les liait et que pour ce énième malentendu entre eux, il avait jugé préférable de recourir aux services d'un homme de loi.

« Ah, ce cher Eddie! reprit Maxime d'un ton affable. Il va bien, j'espère...

— Décédé.

— Pardon?

— Oui, oui, oui, décédé. Dimanche dernier. Dans un hôpital de Baltimore. Congestion cérébrale. Foudroyé! Et

non, soupira l'avocat en devançant les questions de Maxime, les médecins n'ont rien pu faire. Du tout!

— Merde!

— Vous dites?

— Je dis, c'est affreux!

— Et triste. »

Et triste, oui, bien sûr, songea Maxime.

Était-ce bien le moment d'entrer dans les détails? Et pour dire quoi? Qu'Edmond Southall Shelton était un romancier à succès de ce côté-ci de l'Atlantique et de ce côté-ci seulement, ce qui flattait les régions de son cortex, assurément, tout en lui déchirant le cœur? Un avocat, qu'il soit américain ou français, n'aurait pu comprendre la finesse d'un tel tourment. Qu'il était devenu, dès la parution de son premier roman en France, la coqueluche de la presse littéraire parisienne qui avait vu en lui l'iconoclaste américain par excellence, le digne descendant d'Hemingway et de Fitzgerald alors qu'il exérait par-dessus tout ces deux écrivains-là? Non plus. Que dans le privé, Eddie était un emmerdeur, un vrai, un de ceux, justement, qui ne meurent jamais?

Sauf là, naturellement.

« Vous figurez sur son testament, poursuivit l'avocat. Votre présence est impérativement requise à Providence, dans l'État de Rhode Island. À nos frais. Enfin, aux frais de la succession, s'empressa-t-il de rectifier. Les funérailles auront lieu vendredi. Je vous attends à mon cabinet, jeudi en fin de matinée. »

Maxime était muet d'étourdissement.

« Appelez-moi dès votre arrivée, voulez-vous ? »

Son adresse et son numéro de téléphone communiqués dans un ultime crissement de la voix, l'avocat raccrocha.

Maxime reposa l'appareil à son tour.

Il y a des hommes qui meurent dans leur lit, la nuit de préférence, à l'heure au plumage de corbeau, confessés par on ne sait quel spectre aux mains tordues. Ce pauvre Eddie, lui, venait de mourir par téléphone, un mardi en fin d'après-midi, ses restes veillés et administrés par un avocat à la voix de ferraille.

À Paris, la nuit montait à la fenêtre, une nuit d'octobre solitaire, avec ses brumes indécises, déployées dans un ciel terne et borné. La rue, en bas, paraissait intacte de drame. Les lumières vacillantes et douces filaient agréablement d'un appartement à un autre, sur les toits humides et luisants, empilés jusqu'au proche horizon, le long du métal noirci de quelques balcons étroits ponctués de pots de fleurs en suspens. Un autre monde commençait sans Eddie. C'était sa première nuit d'absence, celle où il découchait pour de bon ; une nuit qui n'avait plus de matin.

Le front collé au carreau froid, Maxime éprouva tout à coup une mélancolie de forain, l'étrange amertume des amitiés interrompues.

Plus d'Eddie.

Plus d'Eddie du tout.

C'était d'une banalité tonitruante, cette affaire-là ; une mort survenue comme un tour de passe-passe, une mort

lointaine et proche tout à la fois, annoncée par une drôle de voix depuis l'autre rivage de l'océan, dans un pays situé au-dessus des nuages et de la pluie.

Était-ce la destinée de ce pauvre Eddie ?

Pourtant, Maxime n'avait pas rêvé. Le bloc de papier sur lequel il avait griffonné le numéro de téléphone de l'avocat l'attestait. Et le nom. Duyckinck. Un nom pareil, ça ne s'invente pas.

En tous les cas, se dit-il, en partant dès le lendemain pour Providence, il aurait le temps de sacrifier à une tradition immémoriale. Il saisirait les orteils du mort entre ses doigts et lui demanderait pardon de toutes les fautes qu'il avait commises à son encontre, les imaginaires comme les autres.

Dans le cas d'Eddie, il y en avait eu, sans doute. Mais on ne fréquentait pas Eddie impunément.

Maxime non plus.

Valise : la faire le soir même. Oublier le moins de choses possible. Mais quand on ne pense à rien ou qu'on a la tête ailleurs, au final, qu'est-ce qu'on oublie vraiment ? N'était-il pas l'invité du mort ? Hop, une cravate sombre ! Passer quelques coups de fil. L'appeler, elle, d'abord. Aux autres, ne rien expliquer, ça prendrait trop de temps. Une affaire privée, ça devrait suffire à repousser leurs questions. Il allait la revoir. Il s'en voulut d'avoir pensé à elle dans un moment comme celui-là. Mais comment aurait-il pu faire autrement ? Elle était au cœur de cette histoire, l'intime secret, le secret qui enfermait la vie profonde de Maxime

et que la mort d'Eddie risquait de précipiter dans l'inconnu. Il appellerait plus tard. Pour l'heure, il y avait trop de silence autour de lui.

Son esprit revenait sans cesse à la rue, détaillait les aspects coutumiers des immeubles voisins. Parfois, il surprenait aux fenêtres ces reines et ces papes en robe de chambre et pyjama, leurs bras tendus au-dehors ramenant vers eux des persiennes trop grandes, des rideaux qu'ils tiraient sur un théâtre d'ombres grotesques, des lampes qu'ils allumaient au même moment pour un éphémère ballet de gestes nocturnes dont il ne restait rien au matin.

Au progrès du soir dans son cœur comme dans la rue s'étaient ajoutés une lune plus pâle qu'elle-même, l'indécision de son regard posé sur des choses à demi enfouies, une tristesse partagée entre la disparition d'Eddie et le sentiment d'une solitude nouvelle, vague et déjà là, étrange et inquiétante tout à la fois.

Un parfum compliqué de fraîcheur urbaine montait jusqu'à lui.

On ne devrait mourir qu'anonymement, songea-t-il. Sans bonne ou mauvaise nouvelle, sans trace ni résidu. Par arrêt ou dissipation subtile des signes vivants. En silence. Dans le plus grand silence serait idéal.

Eddie, le silence, ce n'était pas son fort.

Il avait jeté son dévolu sur Maxime avec cette assurance qu'on ne retrouve que chez les aveugles lorsque, pour traverser une rue, ils confient leur bras tout entier à un étran-

ger. Sa vie amoureuse, ses exploits physiques, sa vie mentale, l'autre encore, celle de l'homme intérieur pour laquelle il n'avait toujours pas trouvé d'adjectif convenable, ses progrès dans chacun de ces domaines, ses échecs tout pareillement, l'ensemble était dûment reporté et expédié à Maxime. « Je sors à l'instant d'une orgie..., écrivait-il, eh bien, figure-toi qu'en pleine fellation, une ivrognesse à gros nichons cloutés s'est mise à me dégueuler dessus. violemment. Avec de vrais morceaux ! Depuis, je ne me lave plus. »

Maxime haussait un sourcil sur deux en repliant la lettre.

Paillard lyrique dans sa correspondance privée, lui dont l'œuvre publique était d'une pudeur victorienne, Eddie décrivait ses saillies, au propre comme au figuré, avec l'exubérance d'un jeune défroqué découvrant les merveilles du stupre. Sous lui, la chair était palpitante et lui faisait des clins d'œil. D'autres fois, il s'attardait sur l'emplacement et les motifs du tatouage d'une fille, s'extasiait face à ce qu'il appelait « les enluminures de la peau ». Là, il en donnait chaque fois une bonne page, sans mégoter sur les détails. Le petit serpent bleu au-dessus de la cheville, les roses avec leurs épines au-dessus du pubis, l'oiseau exotique survolant le nombril, tout cela le ravissait. Et, quand Monsieur pénétrait par derrière, il voyait les élégantes ailes de papillon déployées sur les omoplates de la fille, prêtes à s'envoler à l'ultime coup de ses reins...

« Quel con c'était ! » songea Maxime. Mais le temps

n'était-il pas venu de publier leur correspondance privée ? se demanda-t-il au même moment.

Dix années durant, il avait reçu le courrier d'Eddie, l'avait lu avec attention, cherchant entre les lignes ce qui l'attirait et lui répugnait tout à la fois dans ce personnage. Les lettres étaient ensuite classées, les courriers électroniques imprimés, les appels téléphoniques notés sur des feuilles séparées où la teneur et la durée de chaque conversation étaient consignées. Le tout était rassemblé dans des dossiers datés et numérotés. Par goût de l'ordre doublé d'un sens maniaque de l'archivage.

Maxime répondait parfois. Quand Eddie était en proie au désespoir. En quelques mots, toujours les mêmes, il lui donnait le seul conseil qu'un éditeur puisse donner à un auteur en crise : « Va t'acheter un costume ! »

Tout en bas dans la rue, un très vieux monsieur promenait un chien qui avait l'air aussi vieux que son maître. Le dos plié, la laisse à gauche et la canne à droite, voilà qu'ils marchaient tous les deux à quatre pattes. L'un avait autant de mal à se déplacer que l'autre et l'on pouvait se demander lequel avait eu l'idée de cette douloureuse promenade. En les voyant ainsi hésiter à chaque pas, à chaque nouvelle souffrance, il était impossible de ne pas imaginer qu'à un moment donné, fatalement, d'entre ces deux-là, il en manquerait bientôt un.

Mais lequel ?

Et le survivant, qu'allait-il bien pouvoir faire de la laisse ou de la canne ?

Depuis la mort d'Eddie, Maxime se reconnaissait-il davantage dans ce désolant autoportrait de vieil homme en chien malade?

La rue, avec ses images imposées, était infatigable.

Il mit un terme à sa rêverie, appela sa secrétaire et l'informa qu'il partirait demain pour les États-Unis.

Elle voulut s'assurer que tout allait bien.

« Comme dans le refrain d'une jolie chanson des années trente, répondit-il. Personne ne le sait et tout le monde s'en fiche. »

Dix années de collaboration, de correspondance, de confidences, d'agacements réciproques et de réconciliations plus ou moins feintes, avaient abouti à un double et terrible constat : l'impossibilité de s'entendre et son pendant naturel, l'incapacité à se passer l'un de l'autre.

Pourquoi la mort d'Eddie le surprenait-elle à ce point ?

Ce n'était pas faute d'avoir été prévenu. Dès leur première rencontre, Eddie avait évoqué le sujet de sa disparition. Seulement, il y avait mis une coquetterie de blanc-bec et Maxime en avait été aussitôt agacé.

Non, mais qu'est-ce qu'il croyait donc, l'Amerloque ?

Qu'il était plus mortel que les autres ?

Naturellement, comme tout écrivain débutant, Eddie était hanté par le passé glorieux de ses pairs. À son tour, il revendiquait le privilège de mourir au bas d'une page, sublime de préférence, comme d'autres aspirent à rendre l'âme sur une scène de théâtre.

C'était là le genre.

En tous les cas, page sublime ou pas, voilà que pour

Eddie, cette fois, c'était fait. De mortel, il était passé mort. Et pour de vrai. Sa mélancolique litanie rabâchée au cours des années s'était transformée d'un jour à l'autre en un fait brutal ; cadavre, camarade, charogne et ses sous-entendus poétiques, une simple date sur le calendrier, un dimanche d'octobre.

Finalement, il avait disparu comme il était apparu quelques années auparavant, sans prévenir, en poussant la porte entrouverte du bureau de Maxime.

C'était un beau jour d'avril, ennobli par les éclats d'un soleil dans sa primeur.

« Edmond Southall Shelton », dit-il en présentant une main gantée de cuir jaune, tendue loin devant lui, qu'il déganta ensuite avec une minutie et une lenteur qui frisaient l'insolence. « Appelez-moi Eddie. »

Maxime releva la tête, effaré.

« Vous venez d'acheter les droits d'un roman dont je suis l'auteur », ajouta l'intrus.

Nul doute, songea Maxime, cette suffisance-là ne lui était pas inconnue. Il l'avait découverte dans le roman et la retrouvait telle quelle dans les mots et les expressions de celui qu'il avait maintenant en face de lui. Un détail clochait cependant. Il y avait quelque chose de troublant dans cette apparence. Le visage d'Eddie offrait une ressemblance étrange, indéniable. Mais avec qui ?

« Je ne vous dérange pas au moins ? » poursuivit le jeune auteur en cherchant une place où s'asseoir dans le bureau encombré.

« Pensez-vous ! »

Eddie retira son deuxième gant.

L'attention de Maxime fut aussitôt accaparée par l'imposante bague que son visiteur portait à l'annulaire de la main gauche. Elle avait la forme d'un gros scarabée d'or strié d'obsidienne. L'éclat qui s'en dégagait était extraordinaire.

« Je vois que ce scarabée d'or vous intrigue, dit Eddie en souriant. Symbole de toute renaissance, il a été retrouvé entre les bandelettes d'une momie, à ce qu'il paraît, poursuivit-il. Un chaman sibérien m'en a fait don parce que je suis la réincarnation de quelqu'un, mais il ne savait pas de qui. Moi non plus. Vous y croyez, vous, à la réincarnation ?

— Non. »

La conversation s'était engagée entre les deux hommes, courtoise et nonchalante, faite de pauses et d'observations réciproques, à la manière de celle qui se poursuit entre un vendeur et son client lorsque l'affaire est conclue et qu'il n'y a plus rien à vendre, plus personne à escroquer.

Eddie répondait en anglais lorsque Maxime l'interrogeait en français et en français lorsque Maxime passait à l'anglais. Ce balancement systématique d'une langue à l'autre était plutôt curieux. Mais, sans doute, le jeune auteur en terre étrangère cherchait-il à s'assurer que son éditeur n'était pas passé trop à côté des finesses exquises de son style.

« Votre anglais est excellent, fit-il enfin remarquer. Où l'avez-vous appris ?

— Avec Poe, en rêve », répondit Maxime.

Denis BALDWIN-BENEICH

LES CORBEAUX DE PROVIDENCE

Vivant entre la France et les États-Unis, Denis Baldwin-Beneich a longtemps été lui-même éditeur. Il est l'auteur de six romans dont *Fausse donne* (1990), *L'Imposteur* (1992), *L'Anniversaire de Liz Lapin* (1994), et *Le plus grand rabbin du monde* (Denoël, 2002).

Ce devait être un enterrement sans histoire, à Providence, une petite ville de la Nouvelle-Angleterre où planent encore les ombres tourmentées d'Edgar Poe et de H.P. Lovecraft.

Edmond S. Shelton, un écrivain célèbre, venait d'y mourir. Par testament, il demandait à sa sœur Helen de veiller à la prospérité de l'Association Magnétique des Amis d'Edgar Allan Poe et, curieusement, à son éditeur français, Maxime Odradek, d'achever son dernier manuscrit.

Seulement, la volonté des morts, les vivants dansent dessus. La passion secrète de Maxime pour Helen va pouvoir enfin éclater au grand jour.

Mais à la veille des funérailles, la dépouille du défunt disparaît, précipitant le rêve des amants dans un cauchemar peuplé de faux spectres et de quelques vrais fantômes, comme si Edmond Shelton avait attendu jusque-là pour se venger d'eux.

Alliant l'humour à l'érudition, le suspense au fantastique, *Les Corbeaux de Providence* témoigne une fois de plus du talent singulier de Denis Baldwin-Beneich.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25740.6  01.06
ISBN 2.207.25740.1

19 € Extrait de la publication

